



Hygie

Institut de Recherche
et de Formation

L'Acte Psychanalytique

*Petite Introduction à une anthropologie
structurale générale*

Séminaire de Marc LEBAILLY

Le 30 Septembre 2023

Table des matières

<i>EXERGUE.....</i>	2
<i>REPRISE ET TRANSITION.....</i>	2
<i>DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE ENCORE : DU CRI AU GAZOUILLI, DU GAZOUILLI À LA VOCALISATION ET DE LA VOCALISATION AU BABILLAGE.....</i>	5
<i>DE LA NÉCESSITÉ DE LA SÉPARATION DE L'APTITUDE LINGUISTIQUE ET DE L'APTITUDE MUSICALE...ET DE LEUR COMPLÉMENTARITÉ</i>	10
<i>DE LA NAISSANCE DE L'ART MUSICAL.....</i>	18
<i>DE L'ART DE COMPOSER VU COMME UN SYSTEME DE TRANSFORMATION AN-HISTORIQUE.....</i>	22
ANNEXE 1.....	27
ANNEXE 2.....	28
ANNEXE 3.....	29

EXERGUE

On me dit – une personne me dit – que je parle trop vite et que je bafouille. C'est vrai... Comme si en commençant j'avais hâte d'arriver à la fin ... C'est dire à quel point parler m'est difficile. Vous le savez, le silence est mon royaume... Bon je vais tout de même essayer de ralentir.

REPRISE ET TRANSITION

Se débarrasser de l'aporie de la sexualité comme cause de la réalité psychique (pulsion/libido) n'est pas sans une grande difficulté pour ceux qui se disent connaisseurs ou intéressés par le modèle de la psychanalyse structurale. On joue sur l'ambiguïté : comme s'il y avait malentendu. Manière d'esquiver l'exclusion totale de ces pseudo concepts, et de ces vrais mythes, de la conception nouvelle du corpus conceptuel de la psychanalyse. Et d'une nouvelle métapsychologie. Car cette nouvelle métapsychologie si elle garde, quand il s'agit du registre topique, la structure des concepts freudo-lacaniens, dans la conceptualisation des registres économiques et dynamiques, elle renonce à l'énergétique du pulsionnel issue des sciences dures traditionnelles. Elle lui substitue, comme fondamental économique, la dimension informationnelle. Elle reprend à son compte la révolution quantique qui définit la physique comme un système d'information. C'est Schrödinger qui émet l'hypothèse que tout organisme vivant est un système d'information puisqu'un organisme vivant est de la matière physico chimique organisée. Il émet cette hypothèse dans son court traité de 1942¹. Il ouvre ainsi la voie théorique à la biologie moléculaire.

Pour nourrir, encore, l'ambiguïté on s'appuie sur le fait que chez Homo sapiens, à l'instar de chez les bonobos nos cousins simiesques, la sexualité, dans nos sociétés, a une importance prégnante et, disons, « objectivable ». Mais constater qu'elle joue un rôle important dans la vie sociale de nos contemporains ne veut pas dire pour autant qu'elle est nécessaire à la structuration, au développement et au fonctionnement de l'appareil psychique. Cette croyance, que nourrit l'ambiguïté, est renforcée chez les psychanalystes par le fait que dans les cures qu'ils conduisent, ils ont à en entendre des vertes et des pas mûres sur les souffrances liées à la copulation et aux malheurs des sentiments amoureux. Tout est en place pour justifier leur dénégation de cette exclusion conceptuelle : « *je sais bien que le métabolisme biophysique de la fonction sexuelle n'est pas cause de la structuration et du fonctionnement de l'appareil psychique, mais quand même il est indéniable que cette fonction sexuelle est prévalente. Ce qu'on observe dans les cures en fait foi* ». Et on pourrait ajouter : et aussi dans la (sur)vie de tout un chacun dans tous les jours que dieu fait.

¹ *Qu'est-ce que la vie ? De la physique à la biologie* ; Erwin Schrödinger ; éditions poche

Je faisais tout à l'heure allusion aux bonobos. Si les comportements sexuels, sous tous leurs aspects d'effectuation (pas seulement la copulation), sont omniprésents dans leur vie sociale, c'est qu'ils ont une fonction et une utilité réelles dans la résolution des conflits sociaux et de l'homéostasie du groupe. Sans doute s'agit-il d'activer les circuits neuronaux de la récompense (chez les humains on dit « du plaisir ») pour apaiser les conflits interindividuels. Chez les humains, si les pratiques sexuelles ont une utilité sociale, il faut sans doute aller la chercher du côté de la dialectique de possession/soumission (et donc de l'aliénation), les relations objectales sont sous cet égide, et de l'excitation neuronale en rapport avec le « manque ». Mais alors que chez les bonobos ces pratiques sexuelles réussissent dans leurs fonctions d'apaisement inter-individuelles et sociales, chez les humains cela échoue le plus souvent. Et elles sont cause de grandes souffrances lesquelles atterrissent, parfois, chez le psychanalyste. Bien que les pratiques sexuelles et les sentiments amoureux semblent avoir aussi une fonction adaptative du fait de notre « dénaturation », ils sont voués à échouer. Ils contribuent, à l'inverse, à fomenter des montages psychologiques et comportementaux (l'érotisme, l'obsession ou l'addiction, l'abstinence) complexes (au sens des complexes freudiens) extrêmement douloureux pour cause de culpabilité et de Surmoi. Reste qu'effectivement et statistiquement ils semblent prévalents dans les modalités de survie et névrotique. Tout ceci est évident.

Mais une prévalence n'est pas pour autant le signe d'une universalité structurale. C'est dire que cette prévalence des malheurs du sexe et des sentiments ne fait pas pour autant qu'ils soient inscrits comme fondamentaux à l'armature de la modélisation métapsychologique de l'appareil psychique. Comme très souvent, les psychologues, qui s'intéressent au fonctionnement de l'appareil psychique, l'approchent à partir de phénomènes observés, qu'ils repèrent comme des « symptômes ». **Et partant, ils prennent des « effets » pour des « causes ».** Ils élaborent, alors, des systèmes complexes pour expliquer les effets par d'autres effets. Les causes sont ignorées. Freud n'y a pas totalement échappé. Ce qui ne peut aboutir qu'à des apories mythologisées. Les heurs et malheurs de l'Œdipe et de la castration par exemple.

Il arrive, parfois, que pour parachever cette dénégation courante, on en appelle au fait que la psychanalyse structurale professerait une sorte de mépris pour l'amour, la fornication et les pratiques sexuelles en général, voire même les sentiments. Et pour se conforter dans cette dénégation (d'autres psychanalystes qui ne sont pas structuraux sont, eux, dans le déni), ils en appellent à une sorte de puritanisme moral comme dans le catholicisme traditionnel et réactionnaire qui ne voue l'amour qu'à dieu et aux semblables, et le sexe à la procréation. Ce qui n'est pas une position si sottise que cela quand on est dans la survie. Mais ce qui n'est absolument pas celle de la psychanalyse structurale. L'ambition de la psychanalyse structurale est d'être d'une objectivité scientifique sans intention morale ni même éthique. Et l'exclusion de la sexualité de la modélisation de la structuration du fonctionnement de l'appareil psychique est de pure logique rationnelle : jamais personne n'a pu prouver l'existence

physique des pulsions et de la libido. Mais cette radicalité théorique, purement théorique, est loin d'emporter l'adhésion de ceux qui pratiquent ou s'intéressent à la psychanalyse structurale. Je m'en suis aperçu aux réactions qui me sont revenues après le dernier séminaire où j'avais cru être définitivement clair et catégorique. Apparemment ce n'est pas le cas. Je n'y puis rien. Débrouillez-vous avec vos persévérations, confusions à la fois sexuelles et sentimentales dans vos vies. Et je suis même intimement convaincu que si on m'interpelle et on m'objecte sur le sexuel et l'amour, c'est justement pour entretenir cette dénégation. Comme s'il était impossible que je puisse démontrer, avec certitude et validité, cette exclusion du sexuel des fondamentaux de la psychanalyse. Et partant de la validité de ceux, objectifs, que je mets en substitution à l'armature de la métapsychologie structurale. Ne plus y revenir donc. **Débrouillez-vous avec vos dénégations et votre syncrétisme dans les cures. Mais si vous persévérez dans cette ambivalence dénégative, ne dites pas que vous actez la psychanalyse structurale ni que vous vous intéressez véritablement à son modèle (autrement que comme une curiosité intellectuelle). C'est inconciliable.** Il est temps de cesser d'y croire... ou pas... Car si on veut assimiler la complexité de la psychanalyse structurale cette exclusion, quoiqu'avec effet de rupture (qu'on dit épistémologique), est dans la continuité de l'invention et de la pensée psychanalytiques. J'ai conscience qu'en affirmant péremptoirement ceci je restreins considérablement l'accès à ce corpus. C'est pour cela que je soutiens depuis des lustres que la psychanalyse structurale n'intéresse quasi personne...

Néanmoins, et comme si cette condition était remplie – comme si vous n'y croyez plus - j'ai poursuivi dans le frayage théorique de la structuration de l'appareil psychique à partir du détour par la musique. Et là, il est vrai que j'élabore quelque chose que jamais auparavant je n'avais abordé ni véritablement conceptualisé. De fait, l'incidence de **l'aptitude musicale** dans l'avènement et la réalisation de l'événement psychique fondamental qu'est **la subjectivation**, puis les transformations successives de **la structuration de l'appareil psychique en devenir**, jusqu'à l'avènement du **module syntaxique linguistique** d'où procède le registre moïque et la conscience de la conscience, est fondamentale. Dans ce système de transformation qu'est la structuration de l'appareil psychique, **on passe de l'intentionnalité biologique antécédente**, par l'aptitude musicale, à **l'intentionnalité psychique inconsciente du registre subjectif** sonore phonématique. Puis, de la subjectivation au **registre symbolique préconscient de présignifiants symboles**. Enfin, **au signe du registre imaginaire syntaxique**. Mais l'avènement de l'intentionnalité psychique ne se substitue pas à l'intentionnalité biologique, elle s'avère complémentaire. L'intentionnalité biophysique propre à tout organisme vivant, vectorisée par la tendance à persister comme organisme individuel et à faire persister l'espèce, subsiste. Ces deux intentionnalités entrent en dynamique. Il est vrai que cette approche matérialiste et néodarwinienne, assez basique, sans idéalisation psychologique ni métaphysique, peut heurter le narcissisme de mes contemporains... À tort. C'est bien à partir de ce matérialisme le plus prosaïque que l'on peut élaborer quelque chose de ce qu'il en est de l'esprit humain et de son exceptionnalité d'humanité. C'est une position

toute calviniste. Ou bien plutôt paulinienne qui exclut, d'une certaine manière, le recours à la transcendance pour conceptualiser l'être au monde humain. Position qui, dans son universalité, pourrait être qualifiée de « républicaine ».

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE ENCORE : DU CRI AU GAZOUILLIS, DU GAZOUILLIS À LA VOCALISATION ET DE LA VOCALISATION AU BABILLAGE

Nous en étions restés, semble-t-il, à la description théorique de ce qui s'avère au moment où s'opère la bifurcation où les sonèmes se dissocient des phonèmes pour constituer véritablement le registre musical. Désolidarisation qui permet à l'enfant de passer de la vocalisation au babillage où apparaissent des conglomérats de phonèmes qui anticipent l'apparition des présignifiants symboles lesquelles constitueront ultérieurement le registre symbolique (prémoïque). Étant rappelé que le phonatoire primordial, qui mêle sonèmes et phonèmes, est la suite, discontinue, des cris que profère le nourrisson. Dans cette perspective phylogénétique, il faut rappeler que l'émission phonatoire a pour fonction première et principale de produire un « territoire » de sécurité. Les cris du nourrisson et du bébé sont donc toujours des **mécanismes de défense adaptatifs automatiques quoi qu'intentionnels d'un point de vue physiologico-biologique**. Ils dénotent toujours une menace qui, à ce moment de la structuration neuro cérébrale, ne peut pas être éprouvée psychologiquement. Quelle que soit la cause de cette menace, elle menace l'intentionnalité vitale disons organique. Y compris quand il s'agit d'une menace d'abandon symbiotique que le nourrisson ou le bébé perçoit sensoriellement. La sensibilité sensorielle à ce moment est extrême. Et toutes les informations sensorielles contribuent à l'habitus du nourrisson et participent (ou non) à sa sécurité : olfaction, vision, audition, toucher, proprioception viscérale, sans pour autant qu'il y ait constitution d'un dehors et d'un dedans. Les cris sont non seulement des alertes, mais aussi l'anticipation de ce qui se constituera en angoisse au moment où advient la détresse du vivre consécutive à la subjectivation. C'est pourquoi il n'est pas tout à fait illégitime de parler d'angoisse du nourrisson ou du bébé. Bien qu'il ne s'agisse pas réellement d'angoisse au sens psychique du terme, mais des réactions prématurées qui seront ultérieurement des symptômes d'angoisse véritable. Quand je parle d'alerte, en référence aux cris d'alerte, chez les animaux, il faut entendre que ces alertes sonores du nourrisson sont à « vide » car elles ne sont adressées à personne contrairement à ce qui se passe avec les cris d'alerte chez les animaux. Il ne s'agit en aucun cas d'alerter qui que ce soit, puisqu'à ce moment-là l'autre n'existe pas. Quoique, bien entendu, l'autre, qui n'existe pas chez le nourrisson, ne peut être qu'alerté. On pourrait dire que les cris et les pleurs sont d'abord des autotentatives de guérison que les perturbations sensibles ont provoquées. La gageure pour l'adulte tuteur, ou pour l'éventuel thérapeute fut-il psychanalyste, est de repérer quel système homéostatique a été perturbé. Ce qui est la plupart du temps impossible à décrypter.

D'autant qu'on s'évertue à trouver non seulement une cause unique organique, mais un « sens » psychologique à ces manifestations parfois violentes et qui, dans le cas de TED, peuvent se fixer empêchant alors le processus de transformation qui mène aux gazouillis - pas aux vocalises - dont procède l'auto-organisation. S'ingénier à tenter de trouver une « cause » ou des « causes », bien que cela ait un véritable intérêt clinique, ou un « sens » à ces manifestations, ne sert à rien. L'essentiel est de savoir qu'il s'agit d'une perturbation homéostatique dont on renonce méthodologiquement et opératoirement à découvrir les causes. Bien qu'il y en ait objectivement. Il faut aussi renoncer à « rassurer » comme il est possible de le faire avec des enfants un peu plus âgés. À partir de la subjectivation où il y a un dehors et un dedans et où s'esquisse l'altérité.

Ce n'est pas pour autant que l'on soit dans ces circonstances démunis. Le fait justement qu'il n'y a ni dehors ni dedans est le sésame par lequel une voie est ouverte. L'adulte tuteur, ou le psychanalyste font « organiquement » partie de l'univers chaotique du nourrisson. Ils ne sont pas partie prenante dans ce qu'on nomme une relation « précoce » voir « privilégiée ». Ils font partie de l'homéostasie générale de l'habitus organique du nourrisson. Ce n'est pas une métaphore. C'est une réalité quoiqu'elle soit exprimée outrancièrement. Disons au mieux sans nuance. C'est la prolongation ex-utéro du mode d'interaction, qu'il y avait « in utero », jusqu'à neuf mois. Jusqu'à neuf mois, la symbiose antécédente persiste sous la forme de pseudo symbiose. Il est aberrant de séparer la mère du nourrisson à partir de 4 mois. L'entrée à la crèche est prématurée. Sauf si à la crèche cette pseudo symbiose peut être transférée à une auxiliaire de puériculture.

On pourrait dire, en ce qui concerne la mère et le nourrisson, qu'on est passé d'un « vampirisme » ombilical à une dépendance fusionnelle bio physiologique totale, mais externe. Cette position est audible si on ne perd pas de vue que le fonctionnement du nourrisson est en partie orienté par l'intention bio physiologique d'accéder, entre autres, à l'organisation et au fonctionnement psychique. C'est une étape. Et d'autre part, si l'hypothèse que la grossesse chez la femelle homo sapiens devrait être de dix-huit mois et non de neuf mois et que, donc, tous les bébés seraient des prématurés viables, est fondée. Alors cette position métapsychologique et clinique serait confortée. La vie interindividuelle, mais toujours de dépendance et non pas de fusion indifférenciée, commencerait véritablement avec l'épreuve de subjectivation. Tout cela étant rappelé pour montrer que l'aptitude énonciatrice vocale chez Homo sapiens s'inscrit dans un continuum phylogénétique et constitue, tout à la fois, une rupture. Et que cette aptitude phonatoire singulière a deux composantes : phonématique et sonématique. Aptitude sonématique qui elle aussi s'inscrit dans un continuum phylogénétique déjà présent chez bon nombre d'autres animaux.

Si les personnes tutélaires, et en particulier la mère, a cette réalité en tête - ce qui n'arrive jamais - alors il est possible de tenir une position humaine adéquate quand le nourrisson manifeste son mal-être physiologique ou neurophysiologique par des cris, des pleurs et des

agitations corporelles désordonnées. D'abord en considérant qu'il s'agit de réactions défensives adaptatives naturelles et incontournables. Ce qui permet de se garantir contre l'angoisse et la culpabilité. Même si ces manifestations durent. Sans doute des orages de cet ordre, disons d'insécurité neurophysiologique, se produisent à la fin de la grossesse in utero. Sans doute, ils trouvent leur apaisement par des réponses biologiques émanant de l'organisme de la mère à travers la circulation sanguine placentaire (hormones ? Neurotransmetteurs ? Nutriments ? Vitamines ?). Ex-utéro ces interactions biologiques ne sont plus de mise. Seule l'attitude corporelle et psychique de l'adulte tuteur, et en particulier de la mère, peut être perçue. Les seules informations qui lui sont adressées sont sensorielles. On conviendra donc qu'il est souhaitable de tenter de rester d'une sérénité totale devant ces manifestations, quelle que soit leur virulence. Ce qui n'est pas évident quand on est soi-même dans la survie. Plus plausible quand l'appareil psychique est structuré sur le mode moiïque de la vie. Encore que... car ces manifestations de cris, de pleurs, de gesticulation, en particulier les cris, sont des réactions « dénaturées ». En effet, chez les animaux les cris et les chants, toute manifestation sonore, sont des signaux ayant une utilité. Ils communiquent toujours quelque chose de précis et peuvent avoir une utilité fonctionnelle et/ou organisationnelle. On pourrait dire qu'ils ont une ou plusieurs destination(s). Les cris et les pleurs des bébés n'ont aucun destinataire. Ce n'est pas non plus un signal parce que ce qui les déclenche ne détermine aucune réaction homéostatique adéquate. De plus, la même manifestation peut avoir de multiples causes. Ces manifestations ne s'inscrivent dans aucun code. Ce qui est extrêmement troublant pour ceux qui les perçoivent. On ne peut leur attribuer ni raison ni sens. On est perdu. Sans repère. Possible toutefois, et même quasi évident de rester serein si exceptionnellement l'appareil psychique de l'adulte tuteur a une structure terminale de l'appareil psychique, Moi/Sujet, inversée. Éventualité exceptionnelle qu'il vaut mieux éliminer au risque, sinon, d'idéaliser cette aptitude pour en faire un modèle qu'alors on singe. On ne tient alors pas une position subjective dans l'interaction humaine. Ceci ne veut pas dire que le lien « social » ne soit pas possible pour d'autres. C'est du semblant inefficace et sans doute vécu par le nourrisson comme un abandon symbiotique.

Dans cette occurrence, il est donc nécessaire de créer une « quasi-symbiose biologique ». Les psychanalystes, qu'ils soient structuraux ou non, qui ont à en savoir quand ces manifestations sont devenues de véritables troubles ou quand les mères sont dans une survie problématique ou névrotique telle qu'il leur est impossible de tolérer ces manifestations qui n'en finissent plus et deviennent insupportables, empiriquement se mettent dans cette position. Ils créent une bulle sensorielle qui les coupe, eux et le nourrisson, des autres interactions sensorielles avec le monde ambiant. **Reconstituer une bulle de protection sensorielle extra-utérine qui fait suite à celle réelle intra utéro.** Bien sûr, il va sans dire qu'il ne s'agit pas d'une attitude empathique, au sens psychologique du terme, mais véritablement fusionnelle. Ce qui n'exclut pas de s'interroger sur les causes réelles qui déterminent ces états paroxystiques qui peuvent être d'origine organique ou fonctionnelle. Ce sur quoi on compte

dans ce type d'interaction c'est ce que j'ai appelé, à la suite de Lévi-Strauss, « l'efficacité symbolique » revue à la sauce psychanalytique structurale. Sauce qui consiste en la subversion de ce concept ethnologique pour le transformer en concept psychanalytique. J'ai écrit récemment un petit texte à l'usage des soignants de la Maison de Santé de Paray qui précise de quel effet il s'agit². L'efficacité symbolique à la sauce de la psychanalyse structurale a des effets neurologiques et non pas imaginaires. En raccourci tout se passe comme si la présence subjective radicale du psychanalyste déclençait chez celui à qui elle est destinée des réactions neurologiques, à l'instar de celles que provoquent aussi des molécules qu'elles soient psychotropes ou autres. Elle met en branle les circuits de « l'auto-guérison ». Lesquels émergent au processus général d'auto-organisation. Cette position n'est effectivement pas celle d'une mère. Mais, par d'autres moyens, et certaines le font naturellement, il leur est possible de susciter cette bulle extra-utérine qui permet aux processus d'autoguérison d'opérer leur effet sécurisant. Les gestes, les paroles qui la permettent, s'ils sont hors angoisse, hors énervement et hors culpabilité, leur viennent comme naturellement. Leur corps semble y aspirer comme dans une sorte de réminiscence de cette expérience sensitive de la grossesse passée. bercements, caresses, sons paroliques (je dis bien parabolique, comme ceux qui parviennent au fœtus in utero (je ne crois pas à la parole qui fait sens magique des psychanalystes pro doltoïstes), satisfaction orale, etc. Mais surtout, et c'est une novation de cette situation nouvelle ex-utéro, prise dans le regard qui fait lien comme substitutif d'un cordon ombilical absent. Tout le monde sait cela. Mais ce qui fait la différence, quand on est psychanalyste, c'est qu'il ne s'agit plus de trucs techniques qu'on applique quasi mécaniquement pour apaiser l'insécurité vitale (mais pas encore psychique) du nourrisson. Ces actes s'inscrivent à partir d'une position d'indifférence engagée qui fait buter à l'inquiétude, voir à la terreur (on peut aussi évoquer les fantasmes terrorisants innés comme une des causes possibles de cette inquiétude vitale qui prend à certains moments le nourrisson, mais pas que...) qui, du fait de cette présence humaine débarrassée d'intention objectale (par exemple : avoir l'intention de calmer cette inquiétude qui rend de facto cette intention objectale), transforme ces comportements basiques en Actes qui informent l'organisme du nourrisson comme s'il s'agissait d'informations sensorielles produites dans et par l'habitus organique du nourrisson. Ils s'avèrent alors non persécutifs et permettent le retour de l'homéostasie dudit organisme et donc la reprise de l'auto-organisation.

C'est dire qu'à cette phase nourrissonne, la voix vocalisant est un élément parmi d'autres nécessaire, mais n'est pas suffisante. Néanmoins, dans cette hypothèse où il est nécessaire de reconstituer un habitus extra-utérin qui fait suite, et rupture, avec l'habitus intra-utérin, la voix y contribue. Car in utero la voix de la mère informe le fœtus, quoique filtré par les tissus de son corps. De ce fait les hautes fréquences sont, elles, étouffées. Et ce qui agit dans le sens de la sécurisation du nourrisson ce sont donc les caractéristiques « mélodiques » de la

² **Épître pour le groupe de pairs médecins : « la consultation du médecin généraliste hippocratique à la MSP Hygie ».** Par Marc Lebailly le 11/06/23 ; En annexe de ce séminaire.

voix : le contour tonal, les variations d'intensité, le débit et le rythme. Ce sont ces caractéristiques de basse continue, ou de continuo si on fait référence à la musique baroque, qui opère un effet symbiotique³. Contrairement à ce que pensent certains psychanalystes, ce ne sont pas la signification de ce qui est dit qui opère, mais l'effet de présence symbiotique sonore et le continuum prosodique⁴. L'effet de signification nécessite la haute fréquence de la voix⁵. Mais avant neuf mois l'élément prévalent est sans doute le regard. On pourrait faire l'hypothèse que la prise dans le regard a la même fonction ex-utéro que le cordon ombilical in utero. Les psychanalystes qui œuvrent avec les nourrissons et les bébés le savent sans le conceptualiser. La voix ne sera prévalente qu'aux alentours de neuf mois, au moment de la subjectivation. Il est donc inutile de faire entendre des chants pygmées aux nourrissons qui souffrent et aux bébés qui ont régressé à cette phase. S'il y a déconstruction dans la cure avec ces nourrissons, elle s'adresse à la mère qui ne manque pas de projeter sur son enfant un tas de mythologies ou d'idéalisations merveilleuses ou délétères qui entraînent chez elle illusion ou culpabilité. Lesquelles empêchent que sa présence maternante participe à cette symbiose (fusion dit-on) Ex-utéro nécessaire à son développement global.

Bon, il me semble qu'il y a un groupe de recherche qu'Annabel Mathieu dirige qui va élaborer quelque chose sur la psychanalyse avec les nourrissons et leur mère, j'en reste donc là.

³Le cerveau mélomane page 131 Diana Deutsch éditions Maloine

⁴ Idem

⁵ Idem

DE LA NÉCESSITÉ DE LA SÉPARATION DE L'APTITUDE LINGUISTIQUE ET DE L'APTITUDE MUSICALE...ET DE LEUR COMPLÉMENTARITÉ

J'avais repris l'approche métapsychologique de la structuration de l'aptitude et de la capacité musicale au moment où il y a bifurcation entre le sonème et le phonème et où s'instaure deux registres à jamais séparés : la linguistique et le musical. J'avais soutenu que cette bifurcation était radicale. Cette affirmation n'est exacte que pour les langues atonales, en particulier indo-européennes. Il n'en est pas de même pour les langues tonales asiatiques, mais aussi africaines ou amérindiennes. En effet une langue tonale est une langue où la prononciation des syllabes d'un mot est soumise à une émission sonore à des hauteurs vibratoires déterminées. Une modification de la hauteur de ton d'un phonème change le sens du mot qu'il contribue à constituer. La voix parlée est alors aussi chantée. Ce n'est pas dire pour autant que cette langue parlée soit « mélodique ». Elle emprunte un attribut du registre musical (la hauteur de son, sans prise en compte des qualités harmoniques) pour performer la signification de ce qui est énoncé. Par exemple en mandarin, la syllabe « MA » contribue à performer plusieurs significations totalement différentes :

M \bar{A} = mère

M \acute{A} = chanvre

M \tilde{A} = cheval

M \grave{A} = reproche

Et pour chaque hauteur tonale correspond un idéogramme différent⁶. Cette modalité qui associe performance musicale du sonème et performance linguistique du phonème n'est pas indifférente à la manière dont la capacité musicale se développe chez ceux qui grandissent dans ce type de bain de langues tonales. Des études menées par des ethnomusicologues montrent, par exemple, que dans ces cultures les enfants qui pratiquent par ailleurs la musique avant cinq ans acquièrent à quasi 95% l'oreille absolue. Ce qui n'est pas le cas pour les enfants placés dans les mêmes conditions d'apprentissage de la musique avant cinq ans et qui évoluent dans des cultures dont la langue est atonale. Eux ont 5% de « chance » d'avoir l'oreille absolue. Ce qui fait une différence plus que significative. Quoiqu'il faille préciser que détenir l'oreille absolue n'est pas une condition nécessaire pour devenir musicien compositeur ou interprète. On peut l'être sans posséder l'oreille absolue. Ce qui fait la différence, d'un point de vue métapsychologique, c'est la structuration terminale de l'appareil psychique. Pour qu'il y ait véritablement « artiste créateur » il faut qu'il y ait prévalence du registre subjectif sur le registre moïque. Même si cette prévalence n'est pas aboutie. Ce qui

⁶ *Le cerveau mélomane*, Diana Deutsch, Edition Belin, pages 137, 138, 139

est le cas pour la majorité de musiciens. Surtout chez les interprètes. Dans le jargon qui est le nôtre, il s'agit alors de personnes dont la structuration inversée est contrariée ou non aboutie.

Cette bifurcation qui pourrait être une spéculation métapsychologique spéculieuse semble être si ce n'est confirmée du moins considérée comme plausible, si on se réfère à la neuroanatomie. Il semble en effet que les aires cérébrales qui permettent la langue et la musique soient d'abord communes (essentiellement les aires de Broca et de Wernicke). On a cru longtemps qu'il n'en était rien. En effet des chercheurs qui étaient confrontés à des patients dont les lésions cérébrales perturbaient la capacité linguistique d'effectuation de la langue et épargnaient la capacité musicale, en étaient venus, au cours de la seconde partie du siècle dernier, à faire l'hypothèse que la capacité linguistique était traitée par l'hémisphère gauche et la capacité musicale par l'hémisphère droit. Il y aurait, selon cette hypothèse, un module neuronal dans l'hémisphère gauche qui traiterait des signaux correspondant à la langue. Ces circuits contourneraient les circuits neuronaux habituels du traitement des sons musicaux. Et inversement, la musique serait traitée spécifiquement par un module neuronal dans l'hémisphère droit qui exclurait les sons de la langue. De fait, il n'en est rien. Des expériences plus récentes montrent que si le langage et la musique ont des zones du cerveau communes - le cervelet et le tronc cérébral qui traitent des informations auditives, le cortex temporal l'aire de Broca, qui traite de la structuration de ces deux aptitudes, et celle de Wernicke qui traite de la perception de leurs effets - mais l'audition de la musique sollicite des zones cérébrales beaucoup plus nombreuses que celles de la langue (Cf. annexe 1). Écouter la musique sollicite le cortex frontal et l'hippocampe. Créer de la musique le cortex frontal et le cortex temporal. Percevoir le rythme sollicite le cortex moteur et le cervelet. Éprouver des émotions musicales le cortex orbitofrontal et l'amygdale. Et ce dans les deux hémisphères cérébraux, ce qui n'est pas le cas de la langue (cf. annexe 2). De fait, on peut penser que la capacité musicale non seulement s'émancipe des structures dévolues principalement à la langue parce qu'elle met en jeu de multiples zones neuro cérébrales. Tout au plus peut-on penser que les zones neuro cérébrales que l'aptitude linguistique et l'aptitude musicale ont en commun restent centrales pour ce qu'il en est de la capacité à produire de la musique ou entendre de la musique. D'ailleurs, Olivier Sacks fait état dans son livre *Musicophilia*⁷ de ce que les personnes qui ont perdu partiellement l'usage de la langue, quand elles bénéficient d'une rééducation qui comprend une pratique active de la musique, retrouvent mieux et plus vite un usage de cette langue parlée. Olivier Sacks en effet considère que les aphasies consécutives à des destructions partielles des aires du langage (par exemple après un accident vasculaire cérébral) sont le résultat de deux phénomènes. D'une part la destruction irréversible et circonscrite du tissu neuronal, mais aussi l'inhibition traumatique des aires environnantes, plus vaste, mais réversible. Il considère que la musicothérapie (il est musicothérapeute) et en particulier le chant peut lever ses inhibitions traumatiques. En effet,

⁷ *Musicophilia* : La musique, le cerveau et nous ; Olivier Sacks ; Points

il considère que « ... si le chant n'est pas un mode de communication propositionnelle, il a un fondement existentiel évident. En plus de dire « je suis vivant, je suis ici », il permet d'exprimer des pensées et des sentiments qui ne sont plus exprimables par la parole. Et le simple fait de réussir à chanter des mots peut grandement rassurer l'individu atteint d'aphasie... »⁸. Sans doute cela permet aussi de relancer la plasticité neuro cérébrale. Mais pas seulement. Un psychanalyste structural ne peut que souscrire à ces hypothèses. D'autant qu'à sa manière empirique Sacks évoque littéralement et nommément qu'elle est la fonction psychique de la musique, à savoir l'expression de la présence subjective pour soi et pour les autres. Manière pour un aphasique d'attester de son être au monde quand la langue lui fait défaut. Mais ce qu'il est important de noter, pour ce qui nous concerne ici, c'est que Sacks confirme implicitement que la capacité linguistique et la capacité musicale sont tout à la fois autonomes et intimement liées l'une à l'autre. Et que l'expression musicale, puisqu'elle concerne l'être au monde, est essentiellement subjective. Chanter est au premier chef Ex-sister. Bien sûr, il ne le dit pas de cette manière. Mais ce qu'il écrit permet de l'induire. Ce n'est pas de l'ordre d'une interprétation fallacieuse et tendancieuse si on s'en tient à ces affirmations « le chant... a un fondement existentiel évident... » et plus loin, « je suis vivant, je suis ». Autre manière d'exprimer « l'être-là » subjectif Ex-sistential commun à la psychanalyse structurale et au concept de Dasein de l'ontologie d'Heidegger.

Cela étant rappelé, il n'en reste pas moins que la phase de babillage (qui suit les vocalises) inaugure l'entrée dans la diachronie, c'est-à-dire de la succession qui se muera ultérieurement en temps chronologique (qui passe). Elle se présente comme « intention », para discursive avant la lettre, et prépare l'avènement de l'instance du Moi Idéal. C'est une transition et un passage. En effet, cette phase de babillage diachronique, qui est un passage, ne bénéficie pas d'une instance psychique spécifique et relève encore du registre sémiotique sous l'égide exclusive de l'instance subjective. Mais elle est orpheline de la dimension synchronique « des vocalises » qui a permis son apparition. Elle préfigure dans son rythme et dans sa forme, l'organisation discursive apparaissant seulement au moment de l'avènement du module syntaxique. Lequel permettra la grammaire et l'organisation des mots en phrases signifiantes. Et, concomitamment, la structuration complexe de l'organisation harmonique, mélodique et rythmique de la musique. Le babillage précède aussi l'organisation sémiologique puisqu'il concerne uniquement la concaténation de phonèmes qui, dans nos langues indo-européennes, sont atonals. Cette expression phonatoire est la continuation, sur un autre mode, de la présence subjective du bébé. De fait synchronique. Comme s'il s'agissait de créer un espace sonore où la durée permanente « invente » et anticipe une dimension pré diachronique. Cette organisation précède l'apparition du diachronique véritable. Elle est transitoire. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, puisque cette expression sonore est toujours uniquement subjective, cette nouvelle affirmation se manifeste autrement, mais

⁸ *Musicophilia : La musique, le cerveau et nous* ; Olivier Sacks ; Points ; p 285-309

toujours péremptoirement contre rien. L'enfant ne s'oppose pas comme il le fera dans la phase prémoïque. Il expérimente un mode nouveau sans autre intention que l'affirmation parménidienne qui aspire à la permanence, mais où s'inscrit la prématuration de la temporalité héraclitienne qui passe. L'appareil psychique « émergeant » se présente encore comme ressortissant d'un système « isolé » auto centré (narcissisme primaire de Freud). Et sa modalité nouvelle d'expression n'anticipe pas, ou pas seulement, l'advenue du système « fermé » qui devrait suivre sous l'égide du Moi Idéal (totalitaire) manipulant des présignifiants symboles émis sans réciprocité interpersonnelle. Dans sa forme expressive, il parodie le phrasé propre à la langue quand le module syntaxique s'avère dans l'appareil neuro cérébral et inaugure les instances de la constellation moïque. Registre moïque qui s'organise alors comme un système « ouvert » communicant et pensant réflexivement. Bien sûr, tout ceci a déjà été esquissé ou même modélisé, soit dans les deux opus publiés, soit dans le séminaire. Mais sans, il est vrai, l'introduction, dans l'épigenèse de l'appareil psychique, de l'incidence des sonèmes et de l'aptitude musicale comme catalyseur de l'émergence de l'instance subjective, ce qui, d'une certaine manière, change sensiblement la modélisation et y apporte, certes une complexité nouvelle, mais aussi une évidence nouvelle. Disons une robustesse supplémentaire. Et une hypothèse plausible quant à l'utilité à la fois psychique et sociale de la musique. Je vous mets en garde une nouvelle fois. Quand on modélise la complexité, on est forcé de sacrifier à circonscrire le phénomène que l'on veut décrire métapsychologiquement (topique, dynamique, économique). On l'appréhende alors dans le registre simplificatif de la rationalité déductive. Cela fait comme un retour au raisonnement linéaire des causes et des effets. Ce qui est contradictoire avec l'hypothèse d'auto-organisation stochastique épigénétique. C'est pourquoi, d'un point de vue clinique, dans la phase phonématique (nourrissonne, bébé) on peut, de fait, repérer des gazouillis, des vocalises ou des babillages. Ces trois modes d'expression phonatoire cohabitent, ou se superposent, à un certain moment de la structuration de l'appareil psychique. Ils n'apparaissent pas linéairement ou l'un suppléant et se substituant au précédent. Et quand, par exemple, il y a un retour au gazouillis alors que le babillage semble acquis, ce n'est pas une « régression ». C'est simplement qu'au cours de l'assimilation une phase n'a pas totalement été éliminée ou transformée au profit de la suivante ou des suivantes.

Tout laisse à penser que ce qui s'active dans le registre de l'aptitude linguistique (compétence chez Chomsky) et des capacités linguistiques (performance chez Chomsky) se passe de la même manière et en parallèle dans le registre des aptitudes et des capacités musicales. Néanmoins, on peut faire l'hypothèse que cette bifurcation des capacités linguistiques et des capacités musicales permet à l'aptitude linguistique de se transformer, parce qu'elle a acquis une autonomie vis-à-vis de l'aptitude musicale. Comme si le babillage et l'entrée dans la temporalité diachronique pré sémiologique et pré sémantique étaient à ce prix. Concomitamment du côté de l'aptitude musicale, il y aurait aussi capacité à sortir de la

synchronie harmonique et rythmique pour entrer dans la diachronie « mélodique ». En effet, et à proprement parler, une succession d'accords harmoniques, quoiqu'il s'agisse de musicalité fondamentale, ne suffit pas à entrer dans l'ordre diachronique. Ou, si on le dit autrement, une succession d'accords peut avoir une utilité à la fois psychique et sociale sans qu'à proprement parler on puisse parler d'art musical. À ce titre les musiques des chasseurs-cueilleurs en attestent. Les accords vocaliques qu'ils émettent dans différentes circonstances de leur vie sociale ne paraissent pas sonner véritablement à nos oreilles comme une œuvre d'art. Pourtant ils interpellent. On dit que cela nous touche, sans doute subjectivement. Et pas seulement les TED. Ce qui ne veut pas dire que les chasseurs-cueilleurs contemporains sont inaptes à la création musicale. Ils le sont. En revanche on peut faire l'hypothèse que les espèces d'hominidés qui cohabitaient avec Homo sapiens archaïque en seraient incapables puisque leur appareil psychique se limitait à deux registres : la réelle phonématique et le symbolique des prés signifiants symboles. Il faut la modification génétique de Fox P2 pour qu'il adienne. Et cette mutation génétique est l'apanage seulement d'Homo sapiens.

On peut faire l'hypothèse qu'à cette phase du babillage les vocalises se transforment en pseudo mélodies qui précèdent le mélodique. Cliniquement on assiste rarement à cette phase transitoire chez le nourrisson, à de véritables pseudos mélodies où s'enchevêtrent plusieurs sonèmes syllabiques. De fait le pré mélodique fait la plupart du temps appel à un seul sonème syllabique (lalala la la la par exemple). Peut-être, de manière intellectualisée sophistiquée, Lacan fait-il référence à cette phase métapsychologique avec son histoire de la lalange. Mais je ne peux rien en dire, ne m'étant jamais intéressé sérieusement à ce dernier aspect des élaborations de Lacan. En revanche à cette phase, le nourrisson devient sensible aux mélodies que lui chantent les adultes tutélaires. En général des comptines ou des berceuses. Mais pas seulement. Ce à quoi il semble sensible c'est alors à la succession diachronique des sons et non plus à la production d'un ou deux sons sous forme harmonique synchronique. On peut faire l'hypothèse que cela atteste, ou facilite, la sortie du péremptoire subjectif. Cette succession de sons qui s'apparente sûrement phylogénétiquement à l'aptitude aux chants tels qu'ils se présentent chez certains animaux (chez les oiseaux par exemple ou chez les loups aussi). À ceci près que si ces pseudo mélodies sont produites par le nourrisson ou le bébé elles n'ont pas valeur de signal comme chez les animaux. Il ne faudrait pas penser que cette anticipation du registre mélodique advient chez le nourrisson par imitation des adultes parce que justement ceux-ci leur auraient chanté berceuses ou comptines. S'il manifeste cet enchaînement sonore, cette production pré musicale est indépendante de ce que le nourrisson reçoit d'autrui. Et si les comptines et les berceuses ou tout autre forme de musique⁹ font de l'effet, c'est parce que la structuration psychique, là où elle en est, le permet. Il ne faudrait pas penser qu'on apprendrait aux nourrissons ou aux bébés à chanter ! Ces pseudos mélodies ne communiquent aucune signification. Elles témoignent simplement d'une transformation en cours aussi bien du point de vue neuro

⁹ L'effet Mozart dans, *Le cerveau mélomane*

cérébral que du point de vue psychique. S'il y a signal aux autres adressés, à supposer qu'ils soient aptes à l'entendre et à l'interpréter, c'est à la fois la préfiguration de l'assimilation du temps chronologique qui renforce celle dont le babillage atteste déjà. Mais ces deux éprouvés originaux du temps suspendu et du temps qui passe ne seront véritablement ressentis, et donc assimilés, qu'au moment où advient la conscience de la conscience grâce à la fonction imaginaire que la langue syntaxique instaure. Dans les psychanalyses d'enfants très jeunes ou TED on peut parfois constater un blocage à cette phase vocalique. Et une persistance concomitante à des comportements de cris, de colères clastiques et des manifestations destructrices aussi inopinées qu'imprévisibles.

On peut penser que l'épreuve de transformation, qui consiste à inaugurer l'entrée dans le temps de la succession pré historique, est insurmontable. Comme si cette transformation réveillait la détresse du vivre et l'angoisse qui suit l'épreuve de subjectivation. Et pour les mêmes causes. C'est le temps suspendu de la durée qui assure le ressenti d'Ex-sistence. Le surgissement du temps qui passe est vécu alors comme une déstabilisation une mise en danger de ce qui précédemment avait été acquis. Et l'assurance totalitaire qui succédera à cette phase transitoire n'est pas encore esquissée. À nouveau et de manière aussi prégnante, il s'agit pour le psychanalyste de « présenter », au sens fort d'assurer une présence, aux nourrissons ou à l'enfant, une corporalité subjective et non pas moïque. Ce que dans les temps anciens j'appelais « corps (objectal) absent ». En miroir, cela indique que la fonction subjective, et donc la possibilité d'Ex-sistence, ne vectorise plus une intention de constituer une « bulle », mais assure que le ressenti d'Ex-sistence n'est pas annihilé par l'advenue et l'entrée dans le temps qui passe de telle sorte que cette menace, réelle et non imaginaire pour l'enfant qui l'éprouve, soit démentie péremptoirement. Il faut s'y résoudre, et l'entendre, toute transformation topico-économico-dynamique de la structuration de l'appareil psychique est une catastrophe (au sens de Thom) réelle. Il n'y en a aucune d'anodine. Mais une catastrophe n'est absolument pas un malheur dont l'adulte tuteur devrait épargner par tous les moyens à l'enfant de s'y confronter. L'apitoiement, l'empathie ou la sympathie ne sont pas de mise au moment de leurs occurrences. Pour difficiles et douloureuses qu'elles soient. Il s'agit à chaque fois de renoncer à un équilibre topico-économico-dynamique acquis pour accéder à un autre. Disons que ces catastrophes qui jalonnent la structuration psychique de l'enfant sont ambivalentes. Car si elles sont douloureuses et entraînent des souffrances, de la peur, voire de l'angoisse, elles sont naturellement vectorisées comme une avancée inéluctable qui, une fois le passage accompli, sont ressenties comme le **renouveau d'une présence au monde autre**, d'abord éprouvée puis ressentie. De la part de l'adulte tuteur, à cette phase, la voix quand elle est modulée en présence, et la mythologisation, quoique les significations soient secondaires, sont pertinentes pourvu qu'il n'y ait ni apitoiement ni réprobation. Dire le fait psychique tel qu'il se présente « rationnellement », mais aussi mythologiquement de l'inscription de ces catastrophes successives dans l'universalité : cela se passe pour tous les enfants du monde. La mythologisation garantit le caractère universel de ce qui est éprouvé.

Mais cette mythologisation ne suffit pas si elle n'est pas inscrite dans un rituel culturel qui atteste de cette universalité. Le rituel culturel valide l'assertion mythologique de l'adulte tuteur. Et cette pratique culturelle rituelle scande la succession des catastrophes psychiques que ne manque pas de traverser chaque enfant. Chacun de manière singulière. Et ce n'est pas que nos sociétés aient totalement oublié ces étapes. Elles sont, par exemple, inscrites dans le cursus scolaire de l'école dite maternelle au lycée. Avec des passages « concrets » de la maternelle au CP, du CM2 au collège, du collège au lycée, du lycée aux études supérieures ou à la vie active. Mais ces passages concrets ne sont pas présentés comme des rituels du côté de la scansion des étapes de la structuration psychique, mais uniquement du côté de la performance intellectuelle à la capacité d'apprentissage, à la suite de Piaget et maintenant de Dehaene. C'est-à-dire du côté uniquement de la pensée productive et de ses performances. Ce qui est inepte. Alors que ces étapes concrètes dans le cursus scolaire scandent idéalement le cursus de l'intention psychique qui se vectorise de la fusion à la dépendance, de la dépendance à l'indépendance, de l'indépendance à l'autonomie : de la fusion (crèche), à la dépendance (école maternelle) ; de l'indépendance assistée (école primaire) à l'indépendance réelle (collège) ; et du début de l'autonomie assistée (lycée) à l'autonomie (études techniques ou supérieures). Dans les rares sociétés de chasseurs-cueilleurs qui persistent encore dans leurs cultures d'origines, ces phases de la structuration de l'appareil psychique sont l'objet de rituels de passage de telle sorte que cette menace, qui s'avère pour l'enfant qui l'éprouve réelle psychiquement et non pas imaginaire, soit, si ce n'est démenti (il ne s'agit ni de dénégation ni de déni), au moins prise dans une structure sémantique qui fait signification. Et qui fait « sens » collectif s'il donne lieu à un rituel. Toute transformation de la structuration de l'appareil psychique (et donc toute modification des « objets mentaux » neuro-cérébraux) est d'abord éprouvée comme une « catastrophe réelle » qui déclenche transitoirement une détresse, et par contre-coup une angoisse, qui peut être ressentie si tant est qu'on lui donne une formulation « explicative », rationnelle et scientifique ou non, qui de toute manière sera perçue comme une mythologie à laquelle on peut croire. Aucune transformation de la structuration de l'appareil psychique n'est anodine. Aucune ne peut être traitée avec légèreté. Même si elle semble être « naturelle » et « dans l'ordre des choses ». Elle l'est pour ceux qui l'ont surmontée. Pas pour celui qui en fait l'expérience. Quoique ces phases de structuration soient « universelles » (commune à tous les Homo sapiens), elles restent singulières pour chacun qui les affronte. Ce n'est pas que ces phases de structuration psychique soient dans nos sociétés ignorées. Reste que l'angoisse qui peut réapparaître transitoirement doit être entendue dans son ambivalence. Elle est à la fois l'indice d'une perte (de la structuration psychique précédente), mais aussi l'annonce du passage à une nouvelle structuration psychique (topique-économique-dynamique) qui quand elle s'avère est ressentie comme un nouvel être au monde.

Pour rester sur la musique, dont je n'aurais pas dû dévier, l'opéra de Mozart, *La Flûte enchantée*, opéra maçonnique d'initiation dit-on, raconte cela de manière allégorique et assez mouvementée, bancale, même naïve et bête. Mais la partition musicale est fort belle et on peut faire abstraction de l'histoire... Mais au-delà de cette histoire bête d'initiation que Mozart ne prenait sans doute pas très au sérieux (en atteste l'autodérision des personnages de Papageno et de Papagena), on peut aussi en déduire l'utilité de la musique dans cette transition douloureuse qui fait passer de l'espace temporel synchronique (temps suspendu) à l'espace temporel diachronique (temps qui passe) comme permettant, par apaisement, d'adoucir cette épreuve catastrophique. Comme si la musique, qui associe l'harmonie synchronique et le mélodique diachronique, anticipe l'aboutissement de la dynamique subjectivo-moiïque qui met en dynamique le Sujet, toujours présent maintenant, et le Moi aux prises avec le temps qui passe et la finitude. Ainsi, le pré mélodique le promeut par anticipation ce que les musicothérapeutes ne savent pas.

Mais bien évidemment le passage de la vocalisation synchronique à ce qu'on pourrait appeler « le lalament vocal » qui inscrit les sons dans une succession diachronique et non plus une superposition harmonique, n'est pas susceptible d'être mythologisé. Ou s'il est mythologisé ce serait autour de l'abandon transitoire de l'harmonique (qui est aussi catastrophique) ce n'est pas tant pour faire entendre au bébé « la signification de ce passage », mais pour permettre aux adultes tutélaires de répondre à cette transformation. Cette difficulté à la transition harmonique/diachronique, n'est en général, chez la majorité des bébés, pas perceptible. Elle apparaît chez les enfants qui présentent des TED. Ils restent fixés à la vocalisation harmonique qui alterne avec des cris, des pleurs et des accès de rage. Et, conséquemment, ils n'ont pas accès au babillage. De fait, il faudrait le formuler à l'inverse : ils n'ont pas accès au babillage et, corrélativement, ils sont dans l'impossibilité de « la-la-ter ». Cette assertion tient sur l'hypothèse que, malgré la bifurcation, les structures neuronales (objets mental) qui permettent l'activation du babillage sont les mêmes que celles qui permettent le déclenchement pré musical (pré mélodique) de « La-la-ment ». Pour que le passage s'effectue du temps suspendu harmonique au temps chronologique de la succession phonématique il faut que les vocalises cessent de telle sorte que le babillage et le « La-la-ment » adviennent concomitamment. Il faut cesser, pour l'adulte tutéaire (ou le psychanalyste) de vocaliser en duo. Quoique ce soit prématuré il est temps de faire entendre les pré mélodies rythmées des chasseurs-cueilleurs, les comptines et même les berceuses. Ce qui prime dans les chants des chasseurs-cueilleurs et dans les comptines c'est essentiellement le rythme qui ordonne les phonèmes, parfois réduits à un seul, pris dans le mélodique. C'est leur rythme, d'abord binaire, qui suscite le passage de l'harmonique (vocalise) au synchronique (prose mélodique). Le rythme pseudo sémantique (para discursif) des berceuses est sans doute tout à fait prématuré eut égard à la structuration neuro cérébrale à cet instant. Et si elles font effet c'est essentiellement par la voix qui chante. Laquelle, qu'on le veuille ou non, est perçue et ressentie comme effet subjectif persistant de présence.

DE LA NAISSANCE DE L'ART MUSICAL

La dernière transformation structurelle de la compétence (génération) musicale neurocérébrale intervient au moment épigénétique où le module syntaxique chomskien instaure la **compétence linguistique** neurocérébrale à générer des syntaxes et donc des langues. Tout se passe comme si la structure neuronale (l'objet mental) qui instaure ces deux compétences était commune. Du point de vue linguistique cet événement va permettre que la langue performe des significations sémantiques ; du point de vue musical cette compétence va permettre de générer de la substance artistique proprement musicale (para sémantique et non pas pseudo sémantique), c'est-à-dire structurée qui permet de mettre en dynamique le registre harmonique (des accords) rythmique et le registre diachronique mélodique. Cette nouveauté performative donne lieu à ce qu'il convient d'appeler la musique « savante » qui est, dans nos sociétés développées occidentales, tonale. Il y a aussi de la musique contemporaine a-tonale. La composition de cette musique savante tonale donnera lieu à la rédaction d'un traité de composition qui en fixe les règles, lesquelles demeurent évolutives. Dans cette perspective hypothétique, tout se passerait comme si, quoique la musique soit présente dans toutes les espèces de genre Homo, l'art musical proprement dit advient grâce à cette ultime transformation épigénétique. Mozart a l'oreille absolue à trois ans. Il écrit des menuets et un adagio à six ans, avant de savoir lire et compter, et il compose sa première symphonie à huit ans, son premier opéra à onze ans. Il en est de même pour Rameau, Vivaldi, Menuhin et d'autres compositeurs ou instrumentistes ou chanteurs.

Mais pour être musicien, compositeur ou interprète, il n'est pas nécessaire d'avoir été ce qu'il est convenu d'appeler « enfant prodige ». Pour ceux qui sont de véritables artistes, la vocation musicale joue essentiellement dans la structuration épigénétique de l'appareil psychique. Dans un séminaire précédent, j'avais fait la différence entre les rimailleurs et les poètes, les acteurs et les comédiens. Les véritables musiciens, tant compositeurs qu'interprètes, ont obligatoirement une structuration terminale dont la dynamique est inversée (Moi / Sujet). Ou tout au moins une fixation de la fonction subjective prévalente dans un clivage plus ou moins douloureux ou problématique avec les instances mosaïques moïques. Rares sont les musiciens qui présentent une structuration terminale inversée. Bach sans aucun doute, Monteverdi probablement, Mozart aussi, Stravinski peut-être, Verdi et d'autres encore. Chez les interprètes il est de même, Furtwängler, Casal, Pichon, Sokolov, Rostropovitch... D'autres sont éminemment tourmentés par des dysfonctionnements liés à la survie ou à la maladie mentale comme on disait d'antan. Schuman (présentant une structure dissolutive et qui finira par se jeter dans le Rhin), Samson François, Gould, Horowitz... et tant d'autres. Si je précise cela, c'est qu'on a l'habitude d'idéaliser les musiciens quand ils ont du talent ou du génie, ou bien, a contrario, d'expliquer leur création en appelant à leurs désordres psychiques. Comme si les aléas de la survie, les désordres névrotiques, ou les malheurs psychotiques pouvaient expliquer leur talent ou leur génie.

De fait, je disais que la musique, avec l'apparition de la structure neuronale « générative », (le module syntaxique de Chomsky), prenait une autre dimension non pas seulement par sa complexité et sa sophistication tant de composition que d'interprétation, mais surtout dans sa fonction culturelle et sociale. En schématisant et simplifiant à l'extrême, on pourrait dire que l'agencement musical principalement harmonique, avant la catastrophe de la mutation génétique FoxP2, avait une fonction essentielle de fomentation de la cohésion sociale. On pourrait penser que cette mutation du gène FoxP2 a eu pour effet la réorganisation de l'aire de Broca puisque c'est elle qui actualise et transforme l'aptitude d'Homo sapiens au langage en capacité linguistique et musicale. Mais ce n'est qu'une idée spéculative qui n'a, à ma connaissance, jamais été attestée par les neurosciences. Avec l'avènement de la fonction neuronale générative, la musique a une double fonction. Oxymorale si je puis dire. Son utilité n'est plus uniquement dévolue à générer la cohésion sociale d'un collectif comme pour les autres espèces Homos, elle acquiert concomitamment une fonction subjective prépondérante et primordiale dans le monde moderne, et particulièrement depuis la révolution rationaliste du dix-septième et dix-huitième siècle européen. Ce qui entraîne la mise en place, dans le collectif, d'une idéologie du registre moïque objectal rationnel, qui idéalise la relation dans le rapport au monde, et éclipse le registre subjectif dont se noue le lien social. On pourrait faire l'hypothèse que la musique baroque, dont on situe l'émergence aux alentours de l'entrée dans le dix-septième siècle, s'oppose à ce renversement de polarité dans la réalité sociale de ce temps, tout en exploitant les possibilités de la sophistication de la pensée productive (sous les espèces de la sophistication du mélodique qui aboutit à la musique classique). Elle continue d'affirmer, avec la poésie, la prévalence du subjectif. Avec Monteverdi notamment. Je veux parler de l'Orfeo. Car c'est la première fois que la musique s'annonce explicitement comme un art, autonome. En tout cas plus assujetti, ni au service des textes qu'ils soient religieux ou autres. Et que la voix humaine est considérée comme instrumentale au même titre que les autres instruments de l'orchestre. Comme si explicitement Monteverdi avait pressenti, et affirmé, que la musique avait pour fonction, on pourrait même dire pour vocation, de réintégrer la dimension subjective, qui fait humanité, dans le colloque social dont le rationalisme risquait de le priver. C'est ainsi que l'on peut entendre la fin de cet opéra où Orfeo ayant perdu à tout jamais son Eurydice, entendez la joie objectale et relationnelle de l'amour, loin d'être dépecé par les Ménades (selon certaines versions de ce mythe) à cause de son exclusif amour de la musique et son dédain des femmes, grâce à Apollon, monte à l'Olympe auprès de lui. Entendez la musique devient divine parmi les divinités. À part entière.

Car au mieux, le rationalisme, s'il n'éradique pas la dimension subjective, fait que la prévalence du registre moïque pour penser la réalité humaine ne peut que « moisiser » la dimension subjective ou l'évincer. C'est ce que la philosophie, avec Descartes en tout cas (mais pas avec Spinoza), a tenté de faire. Rationnellement ! Au pire cette dimension subjective est dédiée à une caste au détriment de ceux qui n'en sont pas. On a vu ça tout au long du

vingtième siècle et on le voit toujours à l'œuvre. C'est l'option totalitaire. Hannah Arendt en a démontré partiellement les méandres d'apparition¹⁰. J'essaie bien humblement d'en donner les causes ethnologico-psychiques et d'avancer des hypothèses. Les nazis avaient bien senti la nature subjective de la musique lorsqu'ils faisaient jouer de la musique classique aux déportés dans les camps de concentration. En particulier à Terezin, ghetto modèle, pour afficher à la face du monde leur grande humanité... mais à eux seuls exclusivement destinée... ils ont même fait connaître Mozart aux Français... Manière de dire, en musique, et de faire savoir empiriquement, urbi et orbi, que les seuls humains sur cette terre c'était eux. Race des seigneurs. Et que les autres, tous les autres, n'étaient que des a-choses potentielles. Des untermensch comme ils disaient. En tout état de cause la dimension subjective humaine de la musique ne leur avait pas échappé. Pas plus que Staline qui avait asservi Prokofiev (en même temps que Eisenstein) et Chostakovitch pour la plus grande gloire du bolchevisme. Mais cette prescience pour les nazis ne se bornait pas à l'art musical. Elle s'appliquait paradoxalement aux arts plastiques, notamment quand ils déclarent que l'art moderne est dégénéré... alors que certains dignitaires (Goering par exemple) le collectionnaient. Ils ne savaient que trop la subversion subjective que les grands artistes de cette époque faisaient ressentir dans leur art. Il ne faut pas oublier que Hitler était un peintre raté amoureux de l'architecture. J'y reviendrai peut-être.

Bien sûr, je ne suis absolument pas historien de la musique ou des musiciens, ni musicologue. Je n'ai aucun savoir et aucune compétence en ces matières. On pourrait même dire que je suis totalement ignare. Et que, naturellement, je n'y comprends rien. Je ne suis même pas mélomane au sens classique du terme. Mais je ne peux me passer de musique. Reste qu'il y a des tas d'historiens et de musicologues compétents qui ont fait des monographies sur tel ou tel musicien. Parfois dans le but d'éclairer, ou plus modestement de situer dans un contexte historique, familial, social, les raisons ou les causes de leur génie ou de leur talent. Je me suis essayé à lire de tels travaux très sérieux et très documentés. Cela m'est tombé des mains. Aussi sérieux soient-ils, et répondant aux rigueurs de l'analyse historique ou musicale, ces ouvrages, prétendus explicatifs, me paraissent parfois, quand il s'agit d'en dire sur ce qu'il en est d'un compositeur singulier et de la composition musicale en général, hors de propos. Je dirais, à titre polysémique, à côté du « Sujet ». Je ne peux m'en tenir qu'à cette évidence frustrante : la musique, ça s'écoute pour entendre... ça fait penser. Et plus on écoute mieux on entend que ça pense. Pas la musique des sphères pythagoriciennes. Quoique Pythagore eût bien vu le rapport d'organisation des êtres mathématiques et des êtres musicaux. Sans doute toutes deux liées par leur rapport à l'aptitude « générative » (adaptative) générale dont le module syntaxique ne serait qu'un aspect opératoire. Tout cela étant bien spéculatif et se présentant au mieux comme des hypothèses.

¹⁰ Aux origines du totalitarisme ; Hannah Arendt ; éditions Gallimard

En tout état de cause, à l'instar de ce que j'ai proposé pour le romancier et le poète que l'on puisse se risquer à une approche métapsychologique de ce qui pourrait expliquer à partir de quelle structuration terminale de l'appareil psychique le musicien écrit ses œuvres. Je sais : ce n'est guère folichon et semble une fois de plus aller de soi et aboutir à un truisme. Mais il me semble que cela vaut la peine d'être énoncé à nouveau. Ici, ce qui a été dit (par moi) par paresse intellectuelle, mais pas seulement, atteint le statut d'évidence qui, parce qu'évident, ne mérite même pas d'être assimilé. J'en fais l'expérience quasi quotidiennement. Pas seulement viens-je de dire, je suis réduit à l'état de gourou. Et on soutient pourtant que je ne suis pas un gourou. Bien sûr je le suis. Il ne suffit pas que je m'y refuse, et que foncièrement et psychiquement je ne le sois pas, pour éviter que je sois utilisé comme gourou. D'une certaine manière, et pour de très mauvaises raisons, les dirigeants d'Espace n'avaient pas tout à fait tort de se méfier de moi. On pourrait dire qu'ethnographiquement je le suis. Minuscule gourou aux tout petits pieds étant donné l'audience microscopique qui est la mienne - et que vous représentez - mais gourou tout de même. D'autres psychanalystes en matière de « gouroutisation » font, ou ont fait, beaucoup mieux dans ce genre, certains même agglutinent des foules à l'instar de Lacan. Cet état de gouroutisation fait qu'on est alors dans l'incapacité, partielle ou totale, de considérer ce que je bavasse, à longueur de séminaire, comme une simple énonciation qui incite au penser...et non pas comme je ne sais quel savoir ou connaissance qu'il faudrait acquérir. Détournement affligeant d'une tentative de transmission. Mais pour mettre fin à cela, il faudrait se mettre au travail activement...ce qui n'est pas gagné. Pour que réellement je ne le sois pas, un gourou, il faudrait que ces prétendues évidences ne soient par chacun non pas appropriées (ou pas), mais assimilées singulièrement... est-ce vraiment le cas ?... Peut-être, mais pour le coup cela ne me paraît pas évident au regard de ce que j'entends. Si tel n'est pas le cas, on est alors dans la croyance. Ce qui n'est guère reluisant pour moi. Il m'arrive encore de m'en désoler... au point de penser que ce séminaire est une variante en acte du mythe de Sisyphe. Je ne redis jamais comme avant et jamais je ne me redis. C'est la seule manière d'apporter un démenti à la position que l'on m'assigne : le penser psychanalytique est perpétuellement matière à penser. Il ne se fige jamais en « savoir » qu'on maîtriserait et dont le destin est d'être mythologisé... Quoique, scientifiquement, il permette de constituer un corpus de compétence.

DE L'ART DE COMPOSER VU COMME UN SYSTÈME DE TRANSFORMATION AN-HISTORIQUE

On parle de compositeurs comme si le fait de composer la musique définissait ce qu'il en est de celui qui compose. Et, partant, comme si le fait de composer, au prétexte que l'on connaît la musique et qu'on a assimilé les règles de composition en cours dans une aire culturelle donnée à un moment de son histoire, faisait qu'un compositeur était semblable à tous les autres et réciproquement. En général on s'autorise à les différencier par leur style d'écriture et aussi en comparant « subjectivement » (il faut entendre ici « subjectivement » comme des opinions qui ne sont pas objectives, dont la validité n'engage que la responsabilité de celui qui les émet) leur talent dans une sorte de panthéon imaginaire. Bien sûr à partir de ce critère de composition on peut toujours élaborer une taxinomie à dire d'expert. Ici les musicologues et les historiens de la musique. Le consensus s'établit entre eux pour aboutir à quelque chose qui empiriquement ressemble à quelque chose. Si la taxinomie émanait d'un seul expert, aussi compétent soit-il, on alors ou dans le cas d'une formulation d'une hypothèse ou dans une conviction personnelle. Il n'y a pas véritablement d'objectivité. Il me semble que l'on peut opérer une taxinomie des compositeurs en se référant à une clinique métapsychologique structurale. Non pas pour expliquer le talent ou le génie à partir d'élucubrations historico psychanalytiques, tel que certains s'y autorisent parfois. Manière qui tient de la psychologie la plus piètre même si elle est dans son élaboration d'une grande sophistication. Comme celle que Freud commet, par exemple, pour expliquer la Sainte-Anne de Léonard de Vinci¹¹. Cela n'a aucune objectivité. Les épistémologues disent que cette démonstration est infalsifiable. Popper l'avait déjà déclaré. En ce qui concerne la musique et les musiciens, d'autres après lui s'y sont aussi essayés. Certains philosophes ou psychanalystes ou neurobiologistes (comme Changeux qui est claveciniste) se gardent bien de faire les intelligents à propos de la musique ou des musiciens. Je pense entre autres à Rosset ou à Nietzsche desquels je me sens le plus proche. Ceux-là semblent vivre véritablement l'essentiel de la musique en ce qu'elle exprime fondamentalement l'humanité subjective de l'homme. Quand elle est musique et non pas seulement agencement harmonieux de sons, au service la plupart du temps, de textes « profonds » ou de « bazar ».

Si je me risque dans une approche métapsychologique de la composition musicale savante, ce n'est pas dans l'espoir de percer le mystère de la genèse du génie ou du talent de certains compositeurs. Car vis-à-vis de la composition musicale, comme dans tous les domaines artistiques, il y a trois modalités structurales possibles : le génie, le talent et le savoir-faire. Il n'est pas de la compétence de la psychanalyse structurale de tenter de donner des explications quant à l'origine du talent ou du génie. Le savoir-faire n'a rien de mystérieux : il suffit d'apprendre les règles de composition et d'avoir un certain sens de l'esthétique musicale. Vous avez sans doute perçu que quand j'emploie le terme de « génie » pour

¹¹ *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*

caractériser une modalité de composition musicale, il n'y a aucune intention transcendante ou même laudative. Aucune idéalisation superlative non plus. Simplement le constat d'un fait psychique qu'il convient de cerner objectivement pour tenter d'en donner une explication métapsychologique. Et quand je parle de constat objectif, il ne s'agit donc pas de réintroduire subrepticement une croyance immanentiste spiritualiste. Je reste matérialiste. Si un jour on trouve la clé de ce mystère qui fait que certains ont cette manière particulière de traiter les informations sonores, manière que l'on qualifie de géniale, ce sera du côté des neurosciences. Et si cela advient, cela ne devrait pas disqualifier la tentative d'explication métapsychologique que je vais tenter d'exposer. Reste que l'on peut qualifier de génial un compositeur dont on peut dire de son œuvre qu'il y a un avant et un après perceptible par tous ceux qui entendent sa musique. **Sachant que l'on peut considérer qu'il y a « génie » quand il s'agit de composition si celle-ci se présente hors du commun parce que « l'aptitude générative », à laquelle je viens de faire allusion, détermine un traitement des informations sonores jusqu'alors inconnues - c'est-à-dire littéralement inouï - qui fait événement, et pas seulement écho, à ceux qui l'écoutent et l'entendent.** C'est à ce prix que l'on peut parler « d'œuvres » quand il s'agit de composition musicale. Elle fait alors « sens » a-sémantique, parce qu'elle rencontre sans doute, et trouve sa place et sa nécessité, dans le colloque social. Elle fait lien singulièrement à chacun qui l'entend. Elle se trouve alors en phase avec une transformation culturelle profonde qui affecte l'ordre symbolique du dit collectif. Quand je dis « trouve sa place », ce n'est qu'une hypothèse ou une assertion phénoménologique qui tient donc du constat, mais n'explique en rien pourquoi « elle trouve sa place ». On pressent qu'elle apporte une fonction ou une utilité nouvelle à tous et à chacun que l'ancienne manière de composer la musique ne détenait pas. La présence au monde de chacun qui vit cette transformation culturelle est en effet bouleversée. Non seulement elle se trouve en phase avec la transformation culturelle qu'elle accompagne, mais elle rétablit l'équilibre fondamental que cette transformation culturelle avait fait perdre. L'œuvre quand elle est géniale réaffirme et permet que chacun qui l'écoute et l'entend retrouve sa position psychique dans le bouleversement de l'ordre symbolique du monde. Autre manière d'énoncer ce que je disais de l'utilité de la musique dans la structuration de l'appareil psychique.

En situant le savoir-faire musical du côté de la simple capacité à appliquer les règles de composition pour produire de la musique, production qui s'avère alors imitative ou parodique, et le génie musical du côté de l'invention de l'inouï, j'ai l'intention de poser les pôles extrêmes d'un continuum sur lequel on pourra positionner tous les compositeurs. Dans cette perspective, un compositeur dit de « talent » se trouvera au mi-temps de ce continuum. Pour ces auteurs leur production musicale aboutit à deux modes de composition. Il arrive qu'il produise parfois une œuvre impérissable qui se hisse au niveau de l'inouï, mais la plupart du temps il concocte des variations inventives (originales) à partir des règles de composition en vigueur à leur époque. Je ne parle ici que de la musique savante qu'on appelle couramment

« classique ». C'est la seule à laquelle je suis sensible et à laquelle j'entends quelque chose... sans aucune compétence comme je l'ai affirmé précédemment. De la même manière que je suis désespérément monolingue, de la même manière je suis tout aussi désespérément monomusique. Je suis totalement insensible à celle que l'on nomme génériquement de « jazz » ou de « variétés ». Insensibilité qui fait un désintérêt total. Mais je n'ai rien contre. Elles sont hors champ de mes aspirations et de mes investigations. Pour autant quand il s'agit de musique de jazz, ou issue de ce genre, il n'est pas impossible qu'il y ait aussi des musiciens de génie, de talent et de simples imitateurs.

En psychanalyse structurale, quand on pose le principe qu'un phénomène psychique se situe entre deux pôles, cela implique nécessairement que l'on fait l'hypothèse d'un processus de transformation. Ou plutôt, et plus précisément que son appréhension théorique doit être référée à une structure de transformation. C'est le principe de la clinique structurale et c'est ainsi qu'a été modélisée la clinique des pathologies psychiques (psychonévroses dissolutives / psychonévroses défensives). Si on inscrit les différentes manières de composer la musique sur ce continuum entre deux pôles, c'est qu'on fait l'hypothèse que ces différentes manières de composer sont déterminées par la structuration psychique du compositeur. Qu'il n'y a donc pas à proprement parler de mystère qui nécessiterait qu'on fasse appel, comme je l'ai rappelé, à on ne sait quelle transcendance ou on ne sait quelle immanence. Cette remarque ne discrédite pas pour autant l'importance vitale que peut avoir la musique pour les êtres humains du collectif dans lequel elle se déploie, comme une nécessité. Mais cette nécessité est, disons, prosaïque. Dans cette perspective il faut référer les modes de composition aux modalités de structuration de l'appareil psychique quand, toutes choses égales par ailleurs, elles aboutissent à bonne fin. Le modèle qui en résulte est un modèle idéal. On peut donc considérer que la structuration psychique d'un compositeur réputé de génie sera celle que dans notre jargon nous appelons « pure inversée » (Moi/Sujet). C'est l'hypothèse qui avait été émise pour caractériser dans la littérature et la poésie ceux que l'on qualifie de véritables auteurs (qui actent la langue). Ces compositeurs ont une prévalence du registre subjectif sur le registre moïque et un rapport au monde essentiellement an objectal. À l'autre bout du continuum on trouve alors les compositeurs qui maîtrisent « le savoir » composer ou même ont au mieux une connaissance de la composition qu'ils maîtrisent parfaitement. Ils l'appliquent sans invention véritable. C'est pourquoi on peut les qualifier de parodiques. On considère alors que la structuration et l'intentionnalité de leur appareil psychique se présentent comme totalement « objectal ». Ils agencent des « objets » musicaux qui s'inscrivent dans les échanges. Parfois cela leur permet de faire des sous ! Ce sont de bons (ou mauvais) « facteurs » (fabricants) dont l'objectif est de faire, dans le meilleur des cas, de la musique appréciable (ou non). Comme les écrivains souhaitent produire une langue châtiée (une belle langue au service d'un récit) quand ce ne sont pas des auteurs. Pour être complet, il faut faire l'hypothèse concomitante qu'on trouve des compositeurs au mitant de ce continuum où il y aurait un équilibre harmonieux dynamique entre le registre subjectif et le

registre moïque. C'est à ceux-là que l'on peut attribuer le qualificatif de « talentueux ». Ce sont des compositeurs qui ont la faculté d'innover singulièrement à partir des connaissances qu'ils ont des règles de composition en vigueur à leur époque. On peut considérer, à l'instar des génies, que ce sont de véritables artistes. Les facteurs de musique sont des professionnels de la composition objectale. Ils appliquent un savoir-faire mémorisé, souvent extrêmement poussé, à la production de la musique. Il n'est pas obligatoire qu'ils soient véritablement des artistes. Ce sont de bons producteurs comme je l'ai indiqué précédemment. Comme il y a de bons artisans. Bach traitait Telemann de savetier ce qui était sans doute injuste.

À titre démonstratif on peut tenter de proposer une classification structurale des compositeurs à partir de ces trois critères en les situant dans les époques où ils ont opéré. Depuis la musique de la Renaissance jusqu'à la musique contemporaine. Cette classification est théorique, mais hypothétique. Quand je dis que je ne suis pas historien de la musique et que je n'ai aucune connaissance musicologique, cela veut dire que je n'ai aucune connaissance des règles complexes de la composition et de leur évolution. Contrairement à ce qu'il en était pour Nietzsche, Lévi-Strauss ou Rosset. Cela ne m'intéresse pas. Aucunement. Ce qui me passionne dans la musique c'est sa dimension et son effet psychique dans son rapport d'humanité à chacun et au collectif. La musique est. Elle est pour faire entendre l'humanité de l'homme. Dire comment peut-être du ressort de la psychanalyse structurale. Bien sûr pour présenter cette classification structurale je reprendrai les périodes historiques sur lesquels la plupart des musicologues et des historiens de la musique tombent d'accord. J'ai exclu la musique grégorienne d'abord parce que je ne la connais pas vraiment, mais surtout parce que, dans son système de transformation pseudohistorique, c'est à partir, il semble, de la musique de la Renaissance que s'opère véritablement la bifurcation entre le registre linguistique de la langue et celui du registre musical proprement dit. Autrement dit que la musique n'est pas forcément un accompagnement du texte ou au service du texte, quel qu'il soit. Disons que cette séparation commence à être conscientisée et actée par les compositeurs. Ils ne sont plus inféodés au texte religieux ou littéraire. Confusion entretenue depuis l'époque des tragédies grecques. La voix ne sert plus seulement à l'énoncé d'un texte, mais à l'énonciation instrumentale d'une présence. La voix humaine devient instrument comme je l'ai évoqué précédemment. Peut-être est-ce pourquoi on passe alors du monodique au polyphonique.

Quand je parle ici de « dire d'expert », il s'agit d'une expertise « clinique » qui n'est pas très différente de celle qu'on utilise en psychanalyse. Il s'agit de repérer la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique du compositeur à partir des informations que son message musical nous donne. Une clinique donc, non pas comme dans la cure des dysfonctionnements, mais de la structure de l'appareil psychique du compositeur. Étant entendu que le lieu commun qui consiste à croire que le génie ou le talent d'un compositeur se loge dans des dysfonctionnements singuliers de son appareil psychique est une idée absurde et totalement erronée. L'hypothèse déjà énoncée est que la musique transmet

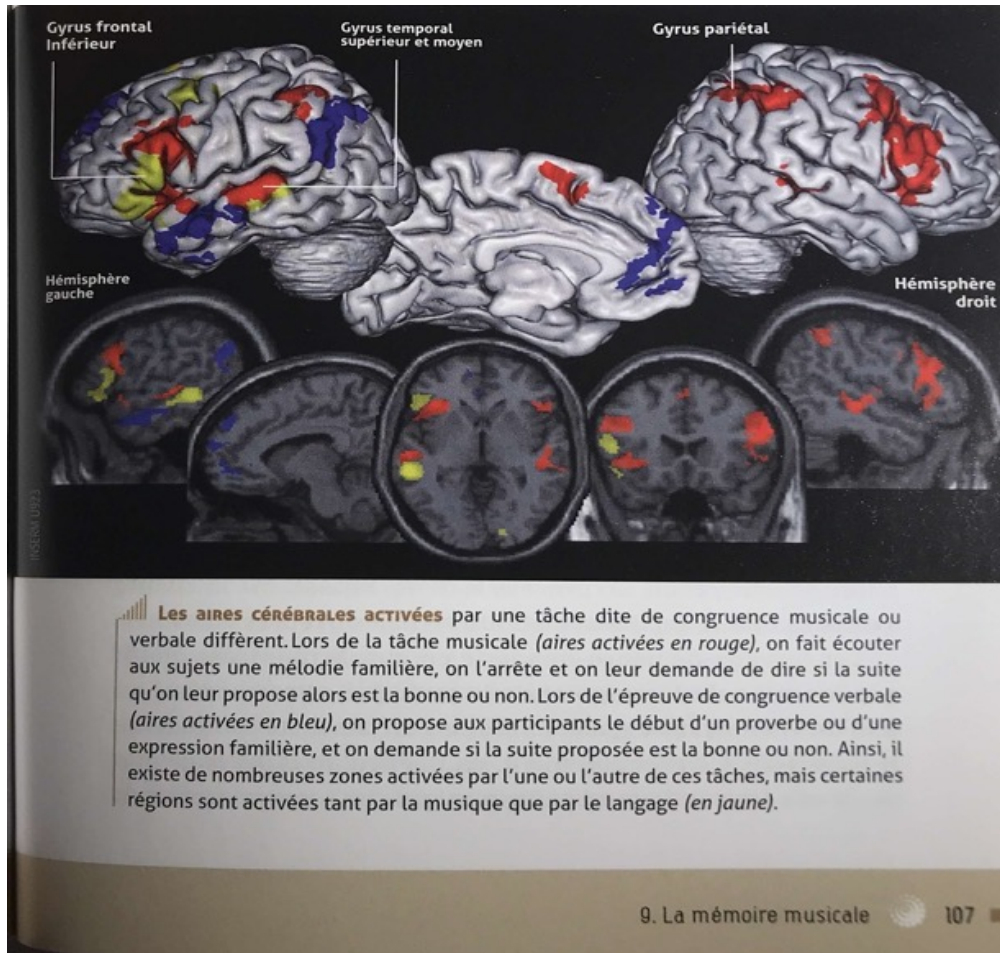
« ontologiquement » la structuration et le fonctionnement de l'appareil psychique du compositeur et le donne à entendre. Quand j'emploie le verbe « donner » ce n'est pas fortuit.

Bon ... on va en rester là pour aujourd'hui ...

Merci de votre attention

Marc Lebailly

ANNEXE 1

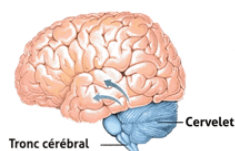


ANNEXE 2

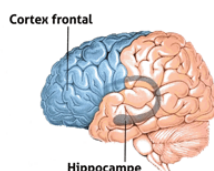
Le traitement de la musique par le cerveau

Plusieurs régions cérébrales participent à la musique. Le son est d'abord traité par les structures de l'oreille et les aires sous-corticales et corticales du système auditif. Puis interviennent différentes parties du cerveau, impliquées dans la mémoire, les émotions,

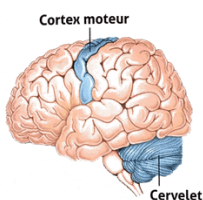
les mouvements ou d'autres modalités sensorielles. Certaines sont communes à la musique et au langage et d'autres seraient spécifiques à la musique. Quelques-unes de ces régions ont été figurées, mais cette liste n'est pas exhaustive.



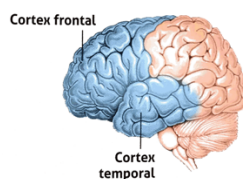
1. Écouter des sons active notamment le noyau cochléaire, le tronc cérébral et le cervelet. Puis l'information se déplace vers le cortex temporal où se trouvent les aires auditives primaires et secondaires.



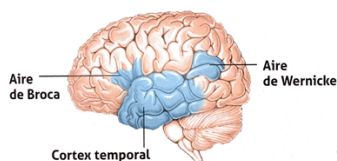
2. Écouter une musique familière active entre autres des régions impliquées dans la mémoire. Ce sont par exemple l'hippocampe et des aires du cortex frontal.



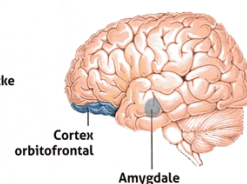
3. Battre la mesure avec le pied nécessite une synchronisation temporelle et implique le cervelet, le cortex moteur et le cortex frontal.



4. Inventer une musique, par exemple en chantant, met en jeu certaines régions situées dans le cortex frontal et le cortex temporal.



5. Écouter une musique et traiter ses structures impliquent des régions qui participent aussi au langage, telles les aires de Broca et de Wernicke, ainsi que d'autres régions du cortex temporal.



6. Les émotions ressenties à l'écoute musicale activent les structures participant aux émotions, tels l'amygdale et le cortex orbitofrontal.

Delphine Bailly

ANNEXE 3

ÉPITRE POUR LE GROUPE DE PAIRS MÉDECINS

*« La consultation du médecin généraliste hippocratique
à la Maison de Santé Hygie »*

On n'arrête pas de dire que l'Acte médical est global et qu'il s'effectue dans les trois champs de la réalité humaine : organique, psychique social ; on en est même à ce point convaincu qu'on l'a même protocolisé. Cette conviction s'inscrit dans le compte rendu informatisé qui suit toute consultation. On l'enseigne bien sûr aux internes qui viennent en stage à la Maison de Santé. Et même aux stagiaires psychanalystes quand il y en avait encore... C'est-à-dire que son versement méthodologique semble à peu près partagé par tous. Pas tout à fait. Car comme tout ce qui ressort de la mythologie de la médecine scientifique cette « méthodologie » a été reprise du côté de la technique de la pratique médicale. La bonne pratique comme on dit. Tant de l'anamnèse, que du diagnostic (en tant qu'on tient compte de ces trois dimensions pour l'étayer) et de la prescription.

Cette manière de détourner peut falsifier l'acte médical de son esprit humaniste. Esprit humaniste qui pourrait prévaloir dès qu'un patient entre dans le cabinet du médecin. L'air du temps, je dirais les vents contraires de la médecine libérale, technico informatique, fait perdre cette dimension essentielle même à ceux qui exercent à la Maison de Santé. Investiguer et prendre en compte les dysfonctionnements dans les trois champs n'est pas un but en soi. C'est un moyen qui prolonge la position humaniste du soignant. De tout soignant. On me dira que l'humanisme, en appeler à l'humanisme, c'est faire appel à une catégorie philosophique, morale, psychologique ou sentimentale qui ne devrait pas avoir d'incidence sur l'objectivité de la médecine pour soigner. C'est-à-dire guérir ou soulager. Ce qui est souvent une utopie idéaliste quand il s'agit de l'organisme. Tenter de soulager en tout cas. C'est-à-dire rendre la vie ou la survie (dans la majorité des cas) possible voir souhaitable et faciliter l'adaptation au monde et aux autres. C'est oublier **l'essence de la médecine hippocratique qui s'adresse non pas seulement aux dysfonctionnements organiques, mais à l'humain en souffrance d'humanité**. Quelle que soit la nature de cette souffrance.

Vous allez me dire que ce sont de grands mots un tantinet grandiloquents. Il se trouve que je porte une vision hippocratique de la médecine et que j'ai un infini respect pour la médecine et les médecins. Et c'est simplement ce que je pense sans aucune idéalisation ni outrance. Une position scientifique. C'est une conviction anthropologique. Dans une société, dans toute société techniquement développée ou de chasseurs-cueilleurs, le médecin est une personnalité irremplaçable et centrale dans la réalité sociale. Je doute que sans elle il puisse y avoir une culture qui se tienne et fonctionne. Quelles que soient les manières dont une médecine, ou un médecin sont nommés. Et quelques soient les principes sur lesquels elle se fonde en fonction de la culture dans laquelle elle œuvre et s'inscrit et quelles que soient les méthodes dont elle use. Que ce soient. Les principes mythologiques de la Pensée Sauvage

qui permet une appréhension pragmatique du monde ou les principes scientifiques qui permettent une connaissance objective des choses et des phénomènes. L'une ne disqualifie pas l'autre et réciproquement. Elles peuvent, elles doivent, entrecroiser en dynamique. Dans nos sociétés développées si la médecine veut jouer son rôle anthropologique véritable, elle ne peut être – son affichage ne peut être – que scientifique. Ce qui est plutôt une bonne nouvelle parce qu'elle a acquis une efficacité réelle sans nulle comparaison, dans aucune, de celles des autres sociétés ou civilisations. Mais que les moyens de sa pratique, si efficace (l'espérance de vie en témoigne), ne doivent pas, par hubris, lui faire oublier que **sa fonction est tout d'abord « anthropologique » : être à la frontière de la vie et de la mort à tout moment. Pour chaque humain qui le consulte.** Bien sûr, pas explicitement, mais implicitement et de manière permanente. Il y a la vie, il y a la mort et la frontière est ténue. Cela ne veut pas dire pour autant que sa mission principale est de lutter contre la mort. Ni de rendre la vie éternelle. On ne guérit pas de la mort. Mais **d'être là en tant que médecin toujours présent à tout moment. Et c'est ça sa première prescription : d'être là à cette place frontière de passeur entre la maladie et le bien-être, entre la vie et la mort.** Balint, pragmatique, le disait autrement quand il affirmait que *« la première prescription du médecin est le médecin lui-même »*.

Lévi-Strauss l'a théorisé pour le chamanisme dans un article paru dans son livre *Anthropologie structurale I*. Après avoir constaté la pertinence de la pratique chamannique, il tente d'en donner une explication théorique dans son champ ethnologique. Il part du fait que dans ces sociétés de chasseurs-cueilleurs toutes les maladies organiques sont attribuées à des acteurs extérieurs : les génies de la forêt, les époux de l'au-delà, les sorciers... En particulier, les maladies sont des malédictions qui mettent celui qui les subit en dehors du collectif. **La maladie, quelle qu'elle soit, exclue du collectif. Et on sait que l'exclusion du collectif mène à la mort sociale, mais aussi physique.** Dans le cas décrit par Lévi Strauss le shaman fait appel à des êtres surnaturels pour que la parturiente rentre dans l'ordre du collectif (qu'elle est supposée avoir transgressé) et puisse accoucher.

C'est une manière partielle de rationaliser la pratique chamannique symbolique. Le point de vue de la psychanalyse structurale est un peu différent. Disons, comme le disent les médecins, que **cette efficacité culturelle est une première intention.** En changeant un peu le sens. Première intention dont la limite est « le pas nuire » hippocratique. Le « ne pas nuire » est la première intention qui permet, déjà, par cet engagement (cet interdit), de réintégrer celui qui consulte dans l'ordre du monde. **Il n'est pas exclu » parce qu'il est déjà entendu.** Mais l'efficacité symbolique n'est pas seulement culturelle. **Elle est psychique si on considère que l'appareil psychique est interfacial entre le social et l'organisme. L'appareil psychique informe l'appareil neuro cérébral qui réagit à ces informations comme s'il s'agissait véritablement de molécules.** Étant entendu que le registre biologique de tout organisme vivant se présente comme un système d'information (c'est ce qui différencie la matière organique qui n'échange que des réactions physico-chimiques, de l'organisme vivant qui échange, lui, des informations). Cela reste toujours énigmatique, c'est pourtant ce qui détermine le passage du physico-chimique au biologique. Dans cette occurrence, il faut faire l'hypothèse que **cet échange d'informations est motivé par une intention téléonomique de conserver l'organisme vivant. Téléonomique, c'est-à-dire pour rien.**

Bien sûr certains médecins de la MSP paraissent tenir compte de cette efficacité dans la consultation médicale. Mais on réduit en général cette prise en compte de l'efficacité en pratiquant ce qu'il est convenu d'appeler, à Hygie, la « mythologisation ». Dans leur esprit il s'agit souvent de raconter une belle histoire, soit pour expliquer un diagnostic, soit pour justifier une prescription. Il y a alors confusion entre efficacité symbolique et récit imaginaire. Dans un précédent séminaire, j'ai tenté d'en dire quelque chose en essayant d'explicitier ce qu'il en est de la Pensée Sauvage. En fait **il faudrait considérer que l'efficacité symbolique quand il s'agit de prescription n'est ni « symbolique » ni « imaginaire », elle est « réelle » c'est-à-dire organique.** Vous allez me dire qu'il s'agit encore d'élucubrations anthropologico-psychanalytiques. Ça y ressemble. Mais non. Même les neuroscientifiques le constatent dans des expériences faisant appel à l'imagerie neuro cérébrale. Il y a plusieurs expérimentations qui l'approchent autour de ce qu'on nomme, à tort, « effet placebo », qui fait du bien, ou « effet nocebo », qui fait du mal. Dans ces formulations on entend que la présence imaginaire du médecin est en quelque sorte apaisante et son statut de « supposé savoir » rassurant. Cela ne va pas plus loin. L'une d'elles m'a frappé. Elle concernait l'effet d'un psychotrope antipsychotique. Je ne me souviens plus duquel il s'agissait. Ce qui m'en reste c'est qu'on donne aux deux groupes de patients un traitement : à l'un des molécules véritables et à l'autre un placebo. Mais la particularité de cette expérimentation c'est que l'on dit aux patients qui prennent ledit placebo que justement il s'agit de pilules qui n'ont aucune molécule active, en ajoutant même que, parfois, ce genre de médicament a un véritable effet. C'est l'inverse d'une expérimentation randomisée en double aveugle. Quand on fait l'imagerie de ce qui se passe dans le système neuro cérébral, après que les pilules ont été ingérées, on s'aperçoit que les circuits neuronaux activés par les véritables molécules antipsychotiques sont les mêmes que ceux activés par ledit « placebo » dont on avait annoncé qu'il n'était qu'un placebo. On est loin de l'effet imaginaire ou même symbolique. Il y a d'autres expérimentations moins spectaculaires qui vont dans le même sens. L'efficacité symbolique n'est donc pas due à une suggestion. On sait depuis Freud que la suggestion, même hypnotique, n'a aucun effet durable sur les troubles psychiques. Ce n'est pas non plus le fruit de l'attitude bienveillante du praticien ni la confiance que le patient a vis-à-vis de son médecin (quoique). Mais ce qui lui est dit et la manière de dire ce qu'il y a à lui dire. **Dans la psychanalyse structurale on considère, effectivement, que dire ne se réduit pas seulement à un système de communication et de réflexion. Cette infrastructurellement un système d'information phonématique au même titre qu'un enzyme ou un neuro transmetteur.** Les mots que « la belle histoire » porte sont alors des choses qui équivalent sur le plan informationnel à des molécules biologiques.

Bon voilà si ça peut contribuer à quelque chose...

Marc Lebailly,
Paris le 11/06/23